L'ABBE C.-H. LAVERDIERE

PAR

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/labbchlaverdire00fauc

RB346960

L'ABBÉ C.-H. LAVERDIÈRE.

L'ABBÉ C. H. LAVERDIÈRE.

A l'étal de la marée, lorsque les matinées de Juin deviennent chaudes et embaumées, vous auriez pu voir au pied de l'escalier visqueux et verdâtre de la Douane de Quebec, un prêtre de taille moyenne, à l'œil noir, vif, au teint basané, aux épaules carrées, détacher de son organeau le câble qui retenait prisonnière une solide et jolie chaloupe—comme on sait les construire dans l'île d'Orléans—pousser au large, puis, du vent plein les voiles, courir dans le baissant, vers les côtes verdoyantes du Château-Richer.

Impassible, la main sur la barre, le chapeau légèrement incliné par la brise qui passait, ce hardi marin qui disparaissait ainsi, petit à petit dans les profondeurs bleues de l'horizon, était l'abbé Laverdière qui, joyeux comme un écolier, s'en venait demander à sa paroisse natale, une journée de ce repos nécessité par la nature aride et fatiguante des importants travaux qu'il s'était imposés.

C'était là, dans ce ravissant village du Château-Richer, que Charles-Honoré Laverdière était né, le 23 Octobre 1826.

Elevé pieusement et humblement par une honnête famille de cultivateurs, il puisa de bonne heure, sous le chaume paternel, ces sentiments de modestie et d'énergie qui firent l'honneur de toute sa vie.

Son cours classique fut rapide et brillant. Parmi ses camarades de classe se trouvait M. l'abbé Verreault, et dès cette époque date une vieille amitié qui, resserrée par les souvenirs de l'enfance et consolidée par les mêmes goûts historiques, n'a été brisée que par la mort.

Au sortir du collége M. Laverdière se voua à l'état ecclésiastique, et le 3 Octobre 1851, il était agenouillé aux pieds de Mgr. Baillargeon, qui pour la première fois conférait la dignité de la prêtrise.

Le jeune prêtre était arrivé à la réalisation du rêve de sa vie, et sa piété exemplaire, sa profonde science du cœur humain,

ses connaissances théologiques, l'inaltérable douceur de son caractère, le désignaient d'avance comme une précieuse acquisition pour une maison d'éducation.

Le Séminaire de Québec se l'agrégea, et pendant des années il fut successivement professeur de troisième, de seconde, de mathématiques, de physique, de chimie et de musique vocale et instrumentale, et plus tard nommé titulaire à la chaire d'histoire de l'Université Laval et conservateur de l'importante bibliothèque de cette institution.

C'était là, à travers les longues files où s'étalaient ses livres chéris qu'il faisait bon de voir l'abbé Laverdière, la soutane toute poussiéreuse, les mains tachetées d'encre, expliquer comment l'Université avait obtenu possession des Heures de Marie Stuart, montrer ses collections d'incunables et faire toucher du doigt ses Alde, ses Estienne, ses Plantin et ses Elzévir.

Bibliophile comme l'étaient Charles Nodier et Brunet, comme sont encore Jacob, Edwin, Tross et Harris, il n'y avait pas un coin de cette vaste salle qui ne fût connu de l'abbé. L'hôte le plus petit, le plus obscur, était choyé à l'égal des plus précieux in-folios, et la collection de brochures canadiennes recueillies par ses soins, est peut-être unique en son genre. L'œil du maître rayonnait partout dans cette immense royaume de l'intelligence, et que de notes, de conseils, de renseignements précieux se sont éparpillés là, sur ce parquet, prodigués à pleines mains par ce modeste savant, qui donnait sa science au premier venu, avec la candeur et l'insouciance d'un enfant.

Nul, mieux que l'abbé Laverdière, avait sû se rendre maître des secrets de notre histoire surtout depuis 1500 jusqu'à 1700, et lui seul connaissait et emporte malheureusement avec lui une foule de choses curieuses sur cette époque reculée et si intéressante.

Ne refusant jamais un service, loyal, franc, délicat, d'une politesse exquise mais sans raffinerie, ayant toujours sur les lèvres une excuse pour ceux que l'on attaquait devant lui, l'abbé joignait à toutes ces charmantes qualités un grand amour pour le travail, sous quelque forme qu'il vînt à lui, musique, peinture, beaux-arts, lettres ou sciences.

Chez lui, le sentiment artistique était on ne peut plus développé.

La musique le jetait dans des ravissements ineffables, et combien de veilles n'a-t-il pas consacrées à éditer le " Chansonnier des Colléges," les cantiques à l'usage des maisons d'éducation, les trois éditions des chants liturgiques, la dernière édition du Graduel et du Vespéral, la Semaine Sainte, le Rituel Romain et sa dernière œuvre, le Paroissien Noté.

Pendant plusieurs années il professa le dessin au Séminaire, et de mon temps, quelques-unes de ses compositions pleines de finesse et de délicatesse de ton, servaient encore de modèles aux élèves. En architecture son goût était d'une grande sûreté, et plus d'une fois—en récréation—il s'est amusé à modeler avec la pointe d'un couteau des petits navires ou des fouillis de sculpture pleins d'élégance et d'originalité.

Causeur aimable, d'une grande timidité avec les étrangers, mais doux, confiant et enjoué avec ses amis, l'abbé était comme tous les savants, d'une incroyable distraction.

Un soir—c'était dans le temps où tout le monde était soupçonné d'être Placide Lépine—il y avait réunion chez un de nos hommes de lettres. La biographie de l'abbé Casgrain venait de paraître, et je ne me rappelle plus trop comment cela était, mais ce Lépine avait trouvé le moyen de faire défiler pêle-mêle, là-dedans, M. Laverdière, le tombeau de Champlain et M. Stanislas Drapeau.

Ce malencontreux souvenir souleva de suite une longue dissertation de la part de l'abbé Laverdière, et peut-être aurait-elle duré longtemps, si elle n'eût été interrompue par une odeur trop accentuée, pour être agréable.

Des perquisitions sévères furent ordonnées séance tenante, et bientôt l'on découvrit que tout en discutant l'abbé avait allumé sa lanterne sourde, pour regagner sa chambre, mais que dans un magnifique mouvement oratoire il l'avait gravement glissée dans la poche de son manteau, où depuis cinq minutes elle se donnait à cœur joie de petits airs de volcan incompris.

L'abbé Laverdière écrivait difficilement, mais son style était d'une remarquable clarté et ses renseignements historiques d'une exactitude à toute épreuve.

Un jour, il se mit en tête de retrouver la chapelle que Champlain avait bâtie et dédiée à Notre-Dame de Recouvrance. D'ailleurs, aucunes données précises; mais, d'après l'abbé, les

précieuses ruines devaient exister entre le presbytère et la cathédrale de Québec. Alors prenant son compas et son crayon, il esquisse un plan de la ville, telle quelle était en 1634, plan perdu depuis longtemps, mais qu'il refit d'après les anciens actes de concession, et un beau matin, la soutane retroussée, le pic à la main, l'abbé Laverdière ouvrait bravement la tranchée en arrière de la Cathédrale, faisant voler roches et poussière de droite, de gauche, et répondant flegmatiquement à ceux qui riaient de lui :

—Le mur est là, et il doit aller tomber près du maître-autel de la Cathédrale.

Soudain le fer grince sur la pierre ; une étincelle jaillit, et l'abbé tout en sueur, passe sur son front un foulard à large carreaux, et jette un regard de joie sur ceux qui l'entouraient.

Notre-Dame de Recouvrance venait d'être retrouvée !

Cette patience à toute épreuve était indispensable à l'homme qui toute sa vie ne fit que des travaux de bénédictins.

En 1858, il fut chargé par le gouvernement de surveiller l'impression des Relations des Jésuites, trois tômes très-grands, in-8, à deux colonnes, qui contenaient toute la collection en quarante-huit volumes, imprimée à Paris au commencement du XVIIme siècle, et devenue introuvable aujourd'hui.

Pour compléter cet immense travail, l'abbé Laverdière le fit suivre d'une table synthétique, véritable chef-d'œuvre de précision et d'analyse.

Plus tard, lors de la mort de M. Ferland, le Séminaire le pria d'éditer la seconde partie du cours d'histoire canadienne laissée inachevée par ce savant professeur, et comprenant les périodes de 1663 à 1759. Ce fut probablement ce travail qui lui suggéra l'idée de publier son "Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation," ouvrage devenu classique aujourd'hui et que M. l'abbé Cyrille Légaré apprécie en ces termes :

" Les événements s'y développent avec clarté. Les faits y " sont présentés avec ces détails particuliers, qui permettent " de les retenir. Le style y sait unir la simplicité à la correc- " tion. M. Laverdière n'avait qu'un but en publiant cet abrégé : " aider les élèves à étudier nos annales. Il a fait plus, il a

" composé un livre qui attache le lecteur et lui procure le " plaisir de rafraîchir sa mémoire, sans la condamner à l'ari- " dité ordinaire à ce genre d'écrits."

Vers cette époque se place aussi la publication de différents opuscules sur la découverte du tombeau de Champlain, sur Notre-Dame de Recouvrance, ainsi qu'une brochure " à la mémoire du Père Enémond Massé, S. J.," cette dernière en collaboration avec l'abbé Casgrain.

Il trouvait aussi le temps d'écrire dans *L'Abeille*, journal publié par les élèves du Séminaire de Québec, et rédigea au jour le jour—suivant l'ancienne tradition—la relation de ce qui se passait de plus remarquable sous ses yeux. Ce dernier travail est inédit. Il en est de même d'un catalogue complet des élèves qui ont étudié au grand et au petit Séminaire, ainsi que quelques pages d'un nouvel ouvrage classique sur l'histoire du pays.

L'œuvre de toute sa vie, les deux grands ouvrages qui porteront à la postérité le nom de M. Laverdière, seront les " Œuvres de Champlain" et le " Journal des Jésuites," ce complément indispensable des Relations, mais plus libre dans ses allures, comme le disait lui-même l'abbé. Fait en collaboration avec M. l'abbé Casgrain, ce dernier travail, " s'occupe naïvement à consigner jour par jour une foule de détails intimes qui pouvaient être utiles non-seulement aux membres de la Compagnie de Jésus, mais encore à tous ceux qui plus tard voudraient étudier à fond notre histoire. Ces détails peu importants alors, sont aujourd'hui d'un grand intérêt, à cause de la lumière qu'ils peuvent jeter sur ces époques reculées." *

Cet ouvrage édité avec un grand luxe typographique par M. Brousseau, est devenu rarissime aujourd'hui. Détruit par un incendie, à peine y en a-t-il quatre-vingts exemplaires en circulation, dont cinquante appartiennent au gouvernement fédéral.

Les " Œuvres de Champlain" faillirent avoir ce sort.

Nul ne pourra redire toute la vigueur et la constance qu'il a fallu pour mener à bonne fin cette entreprise colossale. Depuis déjà six ans, M. Laverdière rêvait d'offrir au public une source

---

* Préface du " Journal des Jésuites."

historique qui menaçait de se tarir d'un jour à l'autre, car l'édition originale des "Œuvres de Champlain" se faisait de plus en plus rare, et l'on ne connaissait guère qu'un seul exemplaire du Voyage de 1603, celui de la Bibliothèque Impériale de Paris.

Ce rêve longtemps caressé, devient tout à coup réalisable. M. George Desbarats mettait à la disposition de l'Université, "tout un matériel bien assorti de caractères antiques, avec le personnel nécessaire pour compléter l'œuvre."

L'impression commença, mais lentement, comme M. Laverdière aimait à faire toute chose.

—Ne fallait-il pas éclaircir certains passages obscurs?

—Or, ajoutait-il, beaucoup le sont devenus par le changement des circonstances et des temps. Rien de plus facile que de laisser passer inaperçues les difficultés de ce genre, continuait-il malicieusement: mais approfondissez la question. Il faut étudier les lieux, comparer les plans anciens et modernes, les concilier, les raccorder, recourir aux titres et aux documents primitifs; et après un travail d'un grand mois, vous n'avez à mettre au bas de la page qu'une toute petite demi-ligne.

Et même dans cette demi-ligne, il découvrait tout à coup que tel mot rendait mieux l'idée que tel autre. Alors il courait à la cure soumettre ce cas grave à l'abbé Casgrain, son collaborateur habituel, puis revenait prendre conseil de son assistant-bibliothécaire, l'abbé L. Gauthier, et ne se décidait à raturer qu'après avoir soupesé longuement le pour ou le contre. D'autres fois, c'était l'orthographe d'un vieux nom qui l'embarrassait. Vite de prendre son chapeau et d'aller frapper à la porte de son ami M. l'abbé Plante, ou mieux encore, si le cas l'exigeait, de se mettre bravement à remuer les antiques paperasses du Greffe.

Pendant tout ce temps, M. Paul Dumas, le chef d'atelier, bayait aux corneilles, fumait d'interminables pipes et demandait à tue-tête son "bon à tirer."

—Doucement, mon ami, doucement, disait alors d'un petit air tranquille, M l'abbé Laverdière. Lorsque "Champlain" sera terminé, on ne me demandera pas compte du temps consacré à son impression, mais de l'exactitude et de la fidélité de mon travail.

Malgré toutes ces lenteurs et toutes ces minuties de bon bibliophile, le travail venait d'être heureusement terminé, les clichés étaient rendus à Ottawa, et le chef-d'œuvre de la typographie canadienne allait être distribué aux souscripteurs, lorsque, dans une seule nuit, un désastreux incendie vint détruire le précieux travail et tous les ateliers de M. Desbarats.

Il était neuf heures du matin lorsque l'on vint apporter la dépêche qui faisait part à M. Laverdière, de la terrible catastrophe.

Il la prit, la lut tranquillement, puis se tournant vers un ami qui était là :

—Ceci me cause un grand chagrin, car réellement M. Desbarats ne méritait pas une pareille épreuve.

—Et votre Champlain ? vos six années de travaux, reprit l'autre, est-ce que vous n'y songez plus ?

—Si, si, repartit l'abbé d'un air rêveur, j'y songe bien encore.

Puis, après une pause :

—Tenez, mon ami, pour vous dire la vérité sur mon Champlain, je ne suis pas fâché de ce qui lui arrive. Par ci, par là, il s'était glissé quelques petites incorrections, une virgule de trop ou de moins, que sais-je, moi ? Mais mon chef d'atelier a eu le bon esprit d'en conserver une révise, et Dieu inspirant M. Desbarats, ma seconde édition n'en sera que plus exacte.

Exacte ! dans ce seul mot, M. l'abbé Laverdière avait résumé toute sa vie.

L'abbé avait eu raison de compter sur la bonne volonté de M. Desbarats, car le 13 février 1869, ce dernier lui écrivait :

" Vos raisons et la conduite du Séminaire à mon égard, sont trop bonnes, pour que je ne cède pas. Champlain se réimprimera à Québec ; il m'aura coûté quelques trois mille louis." (60,000 frs.)

Les travaux recommencèrent et M. Laverdière voulut imprimer lui-même la première page de cette merveilleuse édition. Peu à peu elle passa par toutes les péripéties de sa sœur aînée, jusqu'au jour où le dernier " bon à tirer " devait être signé.

Ce matin-là, l'atelier s'était fait plus matinal que d'habitude. Des festons de feuilles et de fleurs couraient sur les murs de l'imprimerie, et les ouvriers en chemises blanches et toutes fraîches, se tenaient debout, recueillis près de leurs casses.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'abbé Laverdière entre tenant à la main le dernier "bon à tirer."

Il avait revêtu sa soutane neuve pour ce jour de fête, et ses joues rougissaient de plaisir ; mais en voyant ces préparatifs inusités, il s'arrête tout ému.

Alors l'imprimeur, M. Fortier, s'avançant gravement lui dit :

—M. l'abbé, vous avez bien voulu imprimer la première feuille de cette magnifique édition de Champlain, vous nous ferez bien l'honneur d'imprimer la dernière.

Et il lui offrit le barreau de la presse.

L'abbé le prit en tremblant, déboutonna sa soutane, retroussa ses manches, se pencha sur la presse pendant quelques instants, puis relevant fièrement la tête, s'écria les yeux pleins de larmes :

—Enfin, messieurs !

—Non, M. l'abbé, tout n'est pas fini, repartit M. Paul Dumas. Nos ouvriers, avant de vous quitter, ont voulu vous offrir ce gage de l'estime et de la reconnaissance qu'ils vous témoignent pour avoir bien voulu les associer à votre grande œuvre.

Et, à son tour, il lui tendit une superbe plume en or.

Le lendemain, un dîner modeste mais plein d'entrain était offert par l'abbé à ses intelligents typographes, dans l'atelier même où ils avaient composé les "Œuvres de Champlain," et pas un de ceux qui étaient là n'a encore oublié le plaisir de cette joyeuse journée.

L'atelier ! c'était là que l'abbé Laverdière avait passé les meilleures heures de sa vie, c'était là aussi qu'il devait être empoigné par les premières étreintes de l'agonie.

Le 10 mars, vers 9 heures du matin, il entrait chez M. Delisle, imprimeur, de la rue Port Dauphin, en le saluant gaiement. Ce dernier lui posa une question, mais ne recevant pas de réponse, il se retourna et vit M. Laverdière étendre les deux mains vers un pilier et rouler lourdement sur le parquet.

Il venait d'être foudroyé par une apoplexie de poumons.

Apprentis et typographes s'empressèrent autour de lui, et l'étendirent sur une table, où trois quart d'heure après, M. l'abbé Bolduc le confessait et lui donnait le Saint-Viatique.

Vers l'après-midi il fût assez bien pour être transporté à sa

chambre, au Séminaire, et même de cinq à six heures un mieux sensible se déclara. Néanmoins le pouls battait irrégulier, et les médecins hochaient la tête en ne présageant rien de bon.

Jusque-là, l'abbé avait continué lui-même à prendre ses remèdes, mais à minuit en acceptant une dernière potion, il murmura à l'oreille d'un de ses confrères qui le veillait :

—Tous ces gens ont un air bien mystérieux ; je crois que les médecins me décomptent.

Quelques heures après, la respiration devenait de plus en plus stridente, le sang se retirait des extrémités et le froid montait toujours.

Les prières des agonisants commencèrent alors, et lorsqu'elles furent terminées, tout était fini.

Plus heureux que bien d'autres, l'abbé Laverdière gît dans " sa bonne ville de Champlain " au milieu de tout ce qui a sû réjouir son cœur.

Artiste, il se repose maintenant au milieu de toutes ces toiles ravissantes de Baunieu, de Lagrenée, de Philippe Champagne, de Parracel d'Avignon, de LeBrun et de Vanloo qui décorent la petite chapelle du Séminaire. Il dort bercé par ces noëls, ces cantiques et ces chants sacrés qu'il aimait tant, à côté de MM. Holmes, Demers, Casault, Parant et tant d'autres de ses amis, en face de cet autel où, au milieu de toutes les sciences qu'il possédait,—il a sû puiser la seule nécessaire :

...La science de bien mourir.

Ce n'était pas pour de tels hommes que Montaigne poussait ce cri de désespoir :

...Nous n'apprenons à vivre que lorsque la vie est passée.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.